

# COMMENT LES ROUMAINS CHANGÈRENT D'ALPHABET

MARCEL FERRAND

*À Madame Marcela Bucur*

## I. LES DONNÉES DE LA QUESTION

Les historiens sont convenus de faire partir l'adoption par les Roumains de leur alphabet latin moderne, à la place de l'alphabet cyrillique, du 8 février 1860, date d'une décision prise par Ion Ghica, Premier Ministre de Valachie<sup>1</sup>.

---

1. Voici les ouvrages de base que j'ai utilisés et les sigles employés pour les citer :

C : Ștefan Cazimir, *Alfabetul de tranziție*, București, 1986 (Cet ouvrage a été ma base de travail. Il m'a été suggéré par mon collègue de Cluj, Mircea Popa et je l'en remercie. Certes, Cazimir est un littéraire et non un scientifique ; néanmoins sur l'histoire du changement d'alphabet il est fort bien documenté, et sa liberté de ton, sa fraîcheur m'ont beaucoup aidé dans ce travail ingrat).

G : C.C. Giurescu, D.C. Giurescu, *Istoria Românilor*, București, 1975.

ILR I et ILR II : *Istoria literaturii române*, București, 1964 et 1968.

E : Nicolae Edroiu, *Paleografia româno-chirilică (pentru uz intern)*, Univ. Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca, 1975.

DB 1, Dan Berindei, *Modernitate și trezire națională*, Editura Pro, București, année non indiquée.

DB 2 : Dan Berindei, *Cultura națională modernă*, București, 1986.

Si les Roumains appartiennent dans leur grande majorité à l'orthodoxie slave et s'ils ont longtemps utilisé l'alphabet cyrillique, c'est parce qu'à un moment donné ils se sont trouvés sous juridiction ecclésiastique bulgare : un tournant de leur histoire doublement paradoxal, les Roumains ayant largement précédé les Bulgares tant en religion que s'agissant de l'écriture.

En effet, les Roumains ont adhéré au christianisme au tout début de son expression, comme l'atteste l'archéologie ; on sait grâce à celle-ci, en outre, que les Daces, leurs ancêtres, ont pratiqué l'écriture latine, tandis que les Bulgares ne sont chrétiens que depuis le IX<sup>e</sup> siècle ; ils ne connaissent l'écriture que depuis, à peu près, la même époque<sup>2</sup>.

Le bulgare est ainsi devenu la langue liturgique des Roumains, puis leur langue écrite courante (on parle dans cette fonction de « slavon »), à usage tant religieux qu'administratif (les deux allant de pair). Les Roumains se sont montrés en la matière de fort bons élèves, car leurs chartes en slavon qui ont été retrouvées se chif-

ORT : *Ortografia limbii române, Cercetare bibliografică*, Biblioteca centrală universitară, București, 1970.

Au sujet de la décision de I. Ghica : C, p. 121, E, p. 154. L'historien Giurescu rapporte cette décision purement et simplement à Cuza (G, p. 626).

2. L'absorption des chrétiens roumains par les Bulgares résulte de la décomposition progressive de l'Empire byzantin, raison pour laquelle, sans doute, on ne lui connaît pas de date, même à un siècle près.

Après la complète destruction de l'État bulgare par l'Empereur Basile II (Bulgaroctone) en 1018, « les prêtres de la rive gauche du Danube continuèrent à être ordonnés par les évêques bulgares de la rive droite » (G, p. 182). L'État bulgare n'existait plus – sauf au plan religieux, conséquence lointaine de la création par l'Empereur Justinien (VI<sup>e</sup> siècle) d'un vaste archevêché, ne comprenant pas moins de quinze évêchés, difficile à administrer. Le siège était à Serdica (Sofia), ce qui explique que les Bulgares aient fini par se l'approprier.

L'ex-voto de Biertan (près de Sibiu) portant l'inscription « *Ego Zenovius votum posui* », trouvé en 1775, redécouvert en 1941 par l'Allemand transylvain K. Horedt (G, p. 148, 149) – et Horedt a fait comprendre toute l'importance de l'objet –, prouve que les Daces au IV<sup>e</sup> siècle sont au moins en partie chrétiens et qu'ils pratiquent à cette époque le latin écrit et l'alphabet latin. Du même coup est confirmée l'origine directe du verbe roumain *a scrie* < *scribere*, contestée par certains. Les Bulgares ont adhéré au christianisme en 864. Ils connaissent l'écriture, dans l'alphabet grec dit « cyrillique », à partir du retour des disciples de Constantin-Cyrille et Méthode, après la mort de ce dernier en 885.

frent par milliers ; elles servent même à combler une lacune de l'histoire du bulgare pour les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

## II. LES RAISONS DU CHANGEMENT

Quels courants ont poussé les Roumains à remplacer leur vieil alphabet cyrillique par l'alphabet latin ? On peut en évoquer trois, et, en premier lieu, l'origine « latine ». Elle n'a pas pu être ignorée des Roumains ordinaires, contrairement à l'opinion courante qui ne la conçoit qu'à travers les intellectuels. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en tout cas, elle devient, essentiellement chez les représentants de l'« École transylvaine » (*școala ardeleană*) un argument identitaire, intégrant le double problème de la langue et de l'alphabet. L'alphabet latin est qualifié d'« ancestral » ; on va jusqu'à dire que, puisque le roumain est une langue latine, il doit s'écrire en caractères latins. La qualification d'« ancestral » n'est pas fautive, mais à l'époque, on n'en avait pas la preuve. Quant au raisonnement selon lequel « langue latine » impliquerait nécessairement « caractères latins », il est fantaisiste<sup>4</sup>.

---

3. G Mihăilă donne le nombre de chartes roumaines en slavon, dans *Studii de lexicologie și istorie a lingvisticii românești* [Études de lexicologie et d'histoire de la linguistique roumaine], București, 1973, p. 160 : « Nous avons conservé environ 7000 chartes slavonnes, la plupart originaires de Moldavie (plus de 4000, à partir de 1388), en second lieu de Valachie (environ 3 000, à partir de 1374), et en nombre moins important de Transylvanie (11, à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle). »

Que les chartes roumaines servent à combler une lacune de l'histoire du bulgare est un fait admis en slavistique, cf. N.A. Kondrasov, *Slavjanskije jazyki*, Moskva, 1956, p. 186 : « Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, nos informations sur la langue bulgare s'appuient sur les chartes écrites en Moldavie et Valachie. »

4. Il est certain qu'il y a eu dès le XVI<sup>e</sup> siècle des intellectuels roumains qui savaient que leur peuple était « d'origine latine ». Hors de Roumanie, cette idée a eu cours dès le XII<sup>e</sup> siècle. Aussi peut-on parier que de bonne heure les masses populaires roumaines les plus modestes « le savaient », plus ou moins confusément. Leur origine « noble » les aidait à supporter une condition de parias. « L'apparition de l'humanisme dans la culture et la littérature roumaines à partir du XVI<sup>e</sup> siècle a amené, en même temps que la connaissance directe du latin, la conception de la langue roumaine comme une continuation de celui-ci [...] Dans l'historiographie byzantine, dès le XII<sup>e</sup> siècle, ainsi que dans certains écrits italiens – à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, on affirme que les Roumains (Valaques) sont d'origine latine [...]. Cette idée est exprimée plus tard, sur la base de ses propres observations, par le premier humaniste roumain, Nicolaus Olahus (1536) [...]. Quelques décennies plus tôt, un voyageur italien, Niccolo de Modrussa, apprît des Roumains eux-mêmes

qu'ils parlaient depuis toujours une langue d'origine latine, mais qu'ils en écrivaient une autre, le slavon. » (G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 164-165).

Iorgu Iordan, *Istoria limbii române*, București, 1983, p. 69 : « L'adhésion au début du XVIII<sup>e</sup> siècle des Roumains transylvains au gréco-catholicisme a eu pour résultat, entre autres, la possibilité pour certains d'entre eux, très peu nombreux, d'étudier dans des écoles supérieures, où l'on enseignait en latin. Il ne leur a pas été du tout difficile de constater, d'emblée, que leur langue maternelle était une forme, modifiée, du latin. » Iordan ne parle pas d'élèves avancés, ayant une connaissance approfondie du latin. S'il suffit d'en posséder des rudiments pour qu'immédiatement s'impose à l'esprit la parenté des deux langues, il est probable que beaucoup de Roumains, en Transylvanie et ailleurs, n'ont pas attendu la création de l'Église unie pour se trouver dans cette opportunité.

L'idée de l'origine latine est associée enfin aux chroniqueurs moldaves du XVII<sup>e</sup> siècle. Grigore Ureche est le premier des chroniqueurs moldaves à exposer l'origine romane des Roumains (« Des Romains nous descendons et notre parler se confond avec le leur »). Ureche donne des exemples de mots roumains simples avec leur équivalent latin. Miron Costin, venu après lui, « démontre amplement dans *Du Peuple moldave* l'origine latine de notre peuple et de notre langue » (G, p. 455).

« Dans les sources polonaises en latin G. Ureche a découvert l'origine romane du peuple roumain et l'origine latine de la langue roumaine. Cette idée avait été mise en circulation par les humanistes italiens, chez lesquels l'ont prise les humanistes polonais qui l'ont introduite à leur tour dans leurs œuvres. » (*ILR*, p. 386, qui cite l'Italien Poggio Bracciolini, 1451).

C'est l'École transylvaine qui a le plus milité pour la reconnaissance de l'origine latine des Roumains. Il s'agit d'un courant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>, mais c'est Inochentie Micu, qui vécut un siècle avant, qui en est l'inspirateur. C'est lui qui a fait d'une notion culturelle un argument politique, le credo de l'École transylvaine, lui sacrifiant sa vie. Trois figures principales représentent cette École : Samuil Micu (1754-1806), Gheorghe Șincai (1754-1816) et Petru Maior (1761-1821). Munis d'une culture impressionnante (un sommet de l'érudition, pas seulement « intellectuelle » au sens étroit du terme), dotés d'une grande puissance de travail (la masse de leurs œuvres, publiées ou non, en témoigne), inlassablement, avec l'abnégation dont leur grand devancier leur avait donné l'exemple, ils ont défendu l'origine de leur peuple et revendiqué son droit à une dignité civique, chacun avec son tempérament, plus ou moins combatif, dans des travaux, historiques ou d'actualité, dont l'étude de la langue et le problème de l'alphabet : surtout S. Micu et G. Șincai (G, p. 536-537, 544 ; *ILR I*, p. 552-556 ; *ILR II*, p. 37-46, 46-57, 57-66).

L'épithète « ancestral » (*părintești, strămoșești*) pour qualifier l'alphabet latin est un lieu commun, du début à la fin du processus historique de changement d'alphabet (*E*, p. 148, 154). Sur « langue latine » = « lettres latines » : « La

La division des Roumains, fait géographique et historique, a joué un rôle important. On ne peut parler de « Roumanie » *stricto sensu* qu'à partir de 1862<sup>5</sup>. Jusque-là, les Roumains sont coupés en deux : les Principautés (la Moldavie et la Valachie) d'un côté, la Transylvanie de l'autre. Or, les deux régions ne seront pas, quant au problème de l'alphabet, dans le même « tempo ».

La Transylvanie est plus éloignée que les Principautés de l'autonomie politique, mais elle est mieux placée par rapport à l'aspiration latine, à l'humanisme occidental, et aux changements dans ce sens. En 1698, des ecclésiastiques transylvains (orthodoxes) adhèrent à une idée inouïe : l'Église « unie », subordonnée au pape. Les intellectuels transylvains, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, font des séjours studieux prolongés à Budapest, Vienne, Rome. Nulle part ailleurs qu'en Transylvanie n'a existé un mouvement émancipateur comme « l'École transylvaine », à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. On peut se demander dans quelle mesure la Transylvanie n'est pas, pour les Principautés, le passage quasi obligé vers la modernité. Qu'en 1817 l'élite bucarestoise fasse appel pour fonder son « Académie » (dans les murs du monastère de Sfântul Sava) à un Transylvain, Gheorghe Lazăr, est symptomatique<sup>6</sup>.

---

langue roumaine vient de la langue latine et ne peut bien s'écrire qu'avec des lettres latines [...]. Il n'est pas possible de donner à la langue roumaine des règles grammaticales si nous continuons de l'écrire en caractères slaves. » (Budai-Deleanu, in C, p. 100).

5. « On forme maintenant un seul gouvernement, présidé par B. Catargiu, avec une seule capitale, Bucarest, le parlement, unique, commence ses travaux le 24 janvier 1862 ; sur les actes internes, on commence à écrire *România* au lieu de *Principatele unite*. » (G, p. 615).

6. L'Église unie roumaine est créée en 1698 ; Teofil, évêque orthodoxe d'Alba-Iulia, et son successeur Anastasie y adhèrent d'emblée (G, 534, ILR I, p. 338-339, 525).

Samuil Micu a étudié à Vienne entre 1766 et 1772 la philosophie, la théologie, la physique, la mécanique, l'arithmétique, l'allemand, l'histoire. En 1773 il retourne à Vienne en mission. De nouveau, il est à Vienne en 1777 pour plusieurs années. En 1804 il est nommé censeur des livres roumains à Budapest, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1806.

Gheorghe Șincai est envoyé à Rome pour étudier en 1774, à 20 ans. Il y reste cinq ans. Il revient par Vienne, où il demeure un an, à étudier la pédagogie, le droit civil et ecclésiastique, l'histoire. Il est à Budapest en 1803, où il reste quelques années. Il meurt en Transylvanie en 1816.

Petru Maior est envoyé comme boursier à Rome en 1774, avec Șincai (il a treize ans !). Il y reste lui aussi cinq ans, à étudier la philosophie, la théologie,

Enfin, l'Église orthodoxe roumaine pouvait trouver chez les peuples de son obédience slave, des exemples à suivre.

La Russie a réformé son alphabet cyrillique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous Pierre le Grand ; les Roumains le savent et le rappellent volontiers. La réforme russe a consisté à réduire le nombre de lettres et à « latiniser » la forme de l'alphabet dans son ensemble. Ce que feront les Roumains un siècle environ plus tard<sup>7</sup>.

Le problème de la réforme de l'alphabet cyrillique se pose de manière quasi simultanée en Serbie et en Roumanie, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne fait guère de doute que les Roumains, surtout les gens d'Église, suivaient avec attention ce qui se passait au même moment en Serbie. De tout temps les deux peuples ont été très proches<sup>8</sup>, et ne dit-on pas côté roumain « serbe » pour « cyrillique » ?<sup>9</sup> Ce n'est pas la première fois que les Serbes se préoccupaient de remanier leur alphabet. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, ils

la géographie. Il revient par Vienne, toujours avec Şincai (chargé de le chapeonner ?) ; il y reste lui aussi un an, à étudier le droit canonique. Il prendra la succession de S. Micu à Budapest en 1808, ayant brigué ce poste en faisant valoir ses connaissances en latin, grec et italien. Il l'occupe jusqu'à sa mort en 1821 (*IRL II*, 38-39, 47-48, 60-61). Micu, Şincai et Maior appartiennent à l'Église unie. Gh. Lazăr, qui est orthodoxe, va cependant étudier lui aussi à Vienne, où il obtient deux doctorats, l'un en théologie, l'autre en physique et mathématique (*ILR II*, p. 160). « Le 1<sup>er</sup> décembre 1817, l'Eforie bucarestoise sollicite l'autorisation d'ouvrir une école où seront enseignées dans notre langue roumaine les matières ecclésiastiques et philosophiques ; elle recommande pour cette fonction l'ingénieur roumain (Lazăr), 'n'ayant pas trouvé plus digne que lui pour occuper ce poste' » (*ILR II*, p. 160-161).

7. Budai-Deleanu voulait (nous sommes au début des années 1830) que les Roumains « retouchent certaines lettres cyrilliques grossières, comme l'ont fait les Russes avec leur alphabet civil » (*C*, p. 105). En 1838, Ioan Rusu écrit dans une revue que « l'aspect rébarbatif des lettres cyrilliques pourrait être corrigé en les modernisant, comme l'ont fait les Russes » (*C*, p. 102).

8. Il y a, certes, les mariages au sein des familles régnantes (Al. Niculescu, *Individualitatea limbii române între limbile romanice*, II, Cluj, 2002, p. 19). Mais d'autres domaines sont l'occasion de rapprochements : l'Église, car les Transylvains, à différentes périodes, ont des évêques serbes, même l'Olténie, rendue aux Roumains en 1739, en aura un ; l'imprimerie, activité importante, introduite par le Serbe Macarie vers 1500, qui fera des émules, et les Roumains, à leur tour, imprimeront du slavon pour les Serbes ; les chants épiques, aliment culturel du pauvre peuple, où le thème central du « hăidouk » doit beaucoup aux Serbes (M. Păcurariu, *Doamnă sute de ani*, Sibiu, 1987, p. 13 ; *G*, p. 498 ; *ILR I*, p. 250 et suivantes, 525).

9. *C*, p. 98.

réduisent le nombre de lettres et en créent de nouvelles, spécifiquement serbes. Cette fois le problème est plus vaste : il s'agit de fixer une langue littéraire nationale unifiée, dont un nouvel alphabet serait la concrétisation nécessaire. L'opération, initiée par Mrkalj et parachevée par Karadžić, s'étend du début du siècle à 1868. Elle est menée avec sérieux, et dans un esprit d'ouverture, Karadžić n'hésitant pas à intégrer dans son alphabet cyrillique un caractère latin ; il participe même à la refonte de l'alphabet latin des Croates tout en élaborant le nouvel alphabet cyrillique serbe<sup>10</sup>.

### III. LES RÉSISTANCES

Comme toute réforme, celle de l'alphabet, dont les promoteurs ne cachaient pas qu'ils visaient ni plus ni moins que le remplacement de l'alphabet existant, a rencontré des résistances. Sans quoi le processus n'aurait pas duré un siècle.

Elles ont pu venir de la masse des gens instruits, de l'Eglise et des autorités. Pensons d'abord à tous ceux auxquels on avait fait répéter, enfants : *až, buche, vede*, que *pokoï + on + mislete + uku* font *pomu* ; pour qui souvent le pénible apprentissage de l'alphabet cyrillique était toute la culture, tout ce qui les 'posait' dans la société<sup>11</sup>. Le changement d'alphabet a été pour ces nombreux Roumains

---

10. Karadžić a dû résoudre : 1. la notation des consonnes mouillées /l'/ et /n'/ ; 2. l'opposition entre /đ/ et /ć/ ; 3. le problème du /ě/ cyrillique, dont le prolongement serbe varie selon les dialectes. 4. Pour /dž/ il garde le signe roumain introduit en Serbie au XVII<sup>e</sup> siècle (ce signe pourrait être une création serbe). Le travail de Karadžić est loin de la perfection (notamment, sa solution du deuxième point est très artificielle), mais son alphabet a l'avantage d'être « exactement superposable » (Meillet-Vaillant, *Grammaire de la langue serbo-croate*, Paris, 1952, p. 7) avec l'alphabet latin des Croates élaboré parallèlement, souci primordial de Karadžić.

Les Croates, très accommodants, ont non seulement aligné leur alphabet latin sur le serbe (plus exactement sur la dialecte štokavien : les Croates, plus au Nord, sont en majorité kajkaviens), mais ils ont tenu à sceller leur œuvre, en 1850, par un « pacte » avec Karadžić. Celui-ci, de son côté, bon prince, introduisait dans son alphabet cyrillique serbe un corps latin : le *j*, dans sa valeur, il est vrai, germanique. Dans l'ensemble, l'action conjointe serbo-croate, politique, littéraire, linguistique, aura été un « beau mariage » (A. Belić, *Narodna Enciklopedija*, Zagreb, 1928, article « Pravopis » ; T. Maretić, *Istorija hrvatskoga pravopisa*, Zagreb, 1889 ; *Encyclopédie soviétique*, articles « Gaj », XIX, 1929, « Illirizm », XXVII, 1933 ; « Karadžić », XXXI, 1937, etc.).

11. Le difficile apprentissage par les petits Roumains de l'alphabet cyrillique est bien raconté, de manière très littéraire mais d'après des témoignages vécus par C, p. 97 et suivantes.

un vrai sacrifice. Ce qu'illustre parfaitement une anecdote. Elle est très vraisemblable et il y a dû y avoir beaucoup de gens semblables au héros de cette histoire. On est en 1861, mais peu importe : avant comme après l'adoption de l'alphabet latin notre boyard tenait tout autant à son écriture cyrillique.

Un boyard moldave reçoit en 1861 une lettre administrative dans le nouvel alphabet. Incapable sans doute de la lire, il la renvoie avec ces mots rageurs : « Quand mon père m'a mis à l'école de Botoșani, personne, en Moldavie, ne connaissait ces gribouillis monstrueux. Par conséquent, étant donné qu'après deux heures d'efforts je n'ai pas réussi à saisir ce qui est écrit dans cette missive, je vous prie de m'envoyer l'employé qui l'a écrite, afin qu'il me la lise lui-même<sup>12</sup>. »

L'Église orthodoxe roumaine ne pouvait pas, en principe, étant d'obédience slave, envisager de gaieté de cœur d'avoir à abandonner, après le slavon, dans sa liturgie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'alphabet de ce même slavon<sup>13</sup>.

Cazimir rapporte qu'en 1823 le métropolite Grigore, président de l'« Eforie » (Administration des écoles religieuses) tenait ce type de propos (faisant allusion aux premières suppressions de lettres cyrilliques expérimentées à l'école de Sfântul Sava par Gheorghe Lazăr et ses disciples) :

Que signifient ces hérésies ? Que deviennent l'Alpha et l'Oméga si vous, mécréants, chassez l'Oméga ? Le temps n'est plus où des gens comme vous étiez brûlés vifs ! Vous méritez que je vous bannisse, vous tous, fils de Satan, éclos dans le nid où votre maître Lazăr a couvé ses œufs !

Grigore serait allé se plaindre à Ghica, prince régnant de Valachie, probablement dans les mêmes termes. Ghica aurait répondu :

Heliade-Rădulescu n'a pas cessé, depuis les années 1830, de dire ouvertement, notamment dans ses revues, que son but et celui de son groupe d'intellectuels, était l'adoption de l'alphabet latin intégral. Voir *C*, p. 93, 104, 107, 108, etc.

12. Cette histoire, également chez Berindei (DB I) est donnée par Cazimir comme tirée d'un ouvrage de 1923 (*C*, p. 192). Quoi qu'il en soit, c'est sa vraisemblance, à l'époque, qui nous retient.

13. Le roumain a commencé de remplacer le slavon dans les églises au XVII<sup>e</sup> siècle (*G*, p. 453). « L'introduction du roumain à l'église s'accomplit durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle » (*ILR*, I, 340).



Monseigneur, mêle-toi des affaires de l'Église. En politique et dans mon gouvernement je n'ai pas besoin de ton concours. Et puis, Saint-Père, il n'est pas convenable que tu te fasses un pareil souci pour des enfants.

Une question se pose : qui Grigore représente-t-il ? Commentant les propos du métropolite, Cazimir note : « le prétendu interlocuteur imaginaire n'est absolument pas imaginaire. » Il s'agit sans doute de l'Église. Certes, Grigore est métropolite et il préside l'Eforie. Or, c'est cette même Eforie qui vient de faire appel à Gheorghe Lazăr ! Mais la route qui mène à l'alphabet latin est longue ; il y aura des hauts et des bas pour l'Église. En 1823, les vents lui sont contraires<sup>14</sup>.

Le mouvement qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, pousse les Roumains à abandonner l'alphabet cyrillique, c'est-à-dire à parachever une appropriation nationale de leur religion d'origine slave vient de loin, et c'est un mouvement de masse. Il serait donc exagéré d'en attribuer une réelle part active à la classe dirigeante, et singulièrement, aux princes, sous prétexte que ce sont eux qui font l'histoire, qui signent les traités ou décrets qui font date.

À première vue on peut penser que Ghica, prince régnant de Valachie en 1823, remet vertement à sa place le métropolite parce qu'il serait lui-même d'un avis contraire. Mais il peut aussi bien avoir été irrité par l'insolence du personnage, qui prétend lui dicter sa conduite. Du reste, si Grigore, en désespoir de cause, va le voir, n'est-ce pas parce qu'il pense, non sans raison sans doute, trouver en lui un soutien ?

En 1846, la ville de Câmpulung, au Nord de la Valachie, attendant la visite de Bibescu, prince régnant à cette époque, Aricescu, notable local, charge son fils poète, de composer en l'honneur de l'hôte illustre une ode de circonstance. Or, non seulement le jeune homme, futur héros de 1848, en profite pour fustiger le pouvoir,

---

14. C, p. 93-94. Grigore menace les disciples de Gh. Lazăr de bannissement (*surgbitui*) parce qu'en tant que métropolite il a vraisemblablement un droit de justice : celui d'« exiler » quelqu'un, dans les limites de sa juridiction (ecclésiastique). Aricescu a été « exilé » à Snagov, monastère situé non loin de Bucarest (*ILR, II*, p. 593), Câmpineanu au monastère de Mărgineni (*G*, p. 566). Tous deux sont enfermés dans un monastère pour activité politique subversive. On constate que les monastères faisaient office de prison. Certes, dans les deux exemples cités, il s'agit de prisons d'État, mais évidemment, la première à disposer des monastères était l'Église.

mais le texte remis au prince est en caractères latins ! Bibescu est doublement furieux, au grand désappointement du père.

On peut s'interroger sur la signification de la colère de Bibescu, car le personnage n'est pas clair. Porté par ses pairs boyards en 1841 à la tête de la Valachie, à la place d'un autre Ghica, désigné par les Russes en 1834, il fera tout, une fois au pouvoir, pour complaire à ceux-ci. Il reste qu'en 1846, à Câmpulung, il apparaît comme étant, lui, prince régnant, très hostile à l'alphabet latin, et c'est ce qu'a compris le notable Aricescu<sup>15</sup>.

Ceci nous amène à considérer de plus près le rôle d'un Kisselef, désigné par le tsar pour gouverner les principautés, de 1829 à 1834. Non seulement il gouverne au plein sens du terme, mais il représente dans sa personne la première puissance orthodoxe slave. Il n'a pas eu de mal, sans aucun doute, à reconnaître son camp sur place, à savoir les orthodoxes sectaires, dans l'Église et hors de l'Église, ce qui a dû lui faciliter la tâche. Inversement, ceux-ci se sont sentis revigorés par sa présence au plus haut sommet des principautés. Kisselef, à ce titre, n'était pas vraiment un étranger, et il fut incontestablement populaire<sup>16</sup>. Il ne se priva pas de se mêler des affaires intérieures, y compris du problème de l'alphabet. Jusqu'où cela pouvait aller, on le voit dans la scène racontée par le Transylvain Cipariu.

Cipariu raconte qu'en 1836, durant un séjour à Bucarest, le poète Iancu Văcărescu lui confia qu'un soir, comme il participait à une réunion de boyards chez Kisselef, celui-ci lui demanda pour-quoi il écrivait en caractères latins, ajoutant que puisqu'il en était ainsi, « il ne lui restait plus qu'à faire venir le Pape à Bucarest ». Kisselef se serait levé alors brusquement, repoussant violemment

---

15. Dans le gouvernement de Bibescu, prince régnant de Valachie (1842-1848), Giurescu distingue une partie positive, surtout en économie, et une seconde négative : « A cause de son attitude soumise à l'égard des Russes, il s'aliéna la sympathie des éléments progressistes » (*ILR II*, 567) alors qu'il avait été porté au pouvoir par ses pairs boyards pour remplacer Al. Ghica, désigné par les Russes. Il a surtout laissé le souvenir de sa couardise en 1848. Sa visite à Câmpulung en 1846 est relatée par Aricescu fils dans ses *Mémoires* (C, p. 69-70, 119).

Sur Aricescu fils, poète et révolutionnaire, cf. *ILR II*, p. 593-596.

16. Une preuve simple de la popularité de Kisselef en Roumanie : l'imposante avenue bucarestoise *Șoseana Kiselev*, ainsi baptisée depuis sa création par Bibescu (G, p. 567), jusqu'en tout cas 1975 (G, p. 824).

sa chaise. « C'est ce jour-là, concluait Văcărescu, que commencèrent mes ennuis<sup>17</sup>. »

#### IV. L'ALPHABET CYRILLIQUE ROUMAIN

L'alphabet cyrillique des Roumains était resté jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quasiment dans son état primitif. Il ne comprenait pas moins de 43 lettres, c'est-à-dire la totalité de l'alphabet des créateurs, plus les lettres ajoutées par les Roumains.

L'alphabet cyrillique a été adapté par les Roumains à leur phonétisme propre, moyennant un petit nombre d'ajustements. Un signe spécial (⚡) a été ajouté pour noter ce qui deviendra en roumain moderne la voyelle /î/ (ce signe pouvait inclure une consonne nasale, donc /în/ ou /îm/). Une double alternance : avec ѣ qui notait le /ă/ du roumain moderne<sup>18</sup>, et avec la lettre du bulgare ancien et moyen notant /o/ : ѡ indique apparemment un /î/ encore hésitant.

Pour compléter la série des voyelles, rappelons que la lettre cyrillique Ѣ a été utilisée par les Roumains pour rendre la diphtongue /ea/ fréquente dans leur langue ; c'est la valeur originelle de cette lettre, celle qu'elle avait probablement en bulgare-macédonien, dialecte à la base de la langue liturgique des slaves orthodoxes dite « vieux slave », et de l'alphabet correspondant<sup>19</sup>.

17. C., p. 101-102.

18. Al. Procopovici croit que le signe cyrillique roumain pour /i/ (⚡) à cette forme parce qu'il représente un nez (*Dacoromania*), IV, 1927, p. 56). A. Rosetti (*Istoria limbii române*, VI, 1966, p. 154) trouve l'idée « surprenante », car I. Bogdan « a prouvé que ce signe est une modification bulgare de la lettre ѡ ».

Le phonème roumain /i/ a été longtemps hésitant : en 1847, dans le texte en alphabet mixte reproduit ci-dessous, il est noté ѣ, c'est-à-dire confondu avec ă.

Les notations successives de /i/ sont exposées par Rosetti (*op. cit.*, p. 153). « On voit par le bulgare moderne que ѣ [=ѣ] note une voyelle pleine qui est un /a/ obscur, et qu'on transcrit ă d'après le roumain qui possède le même son (R. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, I, Lyon-Paris, *op. cit.*, 1950, p. 128). »

19. Cf. Vaillant, *op. cit.*, p. 113-116 : « Voyelle ě [...]. Le roumain, écrit jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle en alphabet cyrillique, notait par ě sa diphtongue /ea/ et rend ě slave par ea dans ses nombreux emprunts : *veac* « siècle » de sl. *věkŭ* [...]. En bulgare-macédonien, il est représenté par 'a [...] avec flottements dialectaux » (dans la grammaire comparée de Vaillant ě = Ѣ et ů = ѣ ; Ѣ a pu

ALFABETUL CHIRILIC ROMÂNESC					
Forma	Valoare fonetică	Valoare numerică	Forma	Valoare fonetică	Valoare numerică
ИА	a	1	ФФ	f	500
ББ	b		Хх	h	600
ВВ	v	2	Уу	o	800
Гг	g	3	Щщ	șt	
Дд	d	4	Цц	ț	900
Єє	e	5	Чч	č	90
Жж	j		Шш	ș	
ЏЏ	dz	6	Ъъ	ă, ũ	
Зз	z	7	Ыы	î, î, ũ	
Ии	i	8	Ьь	ă, ũ, î	
Іі	i	10	Ђђ	ea	
Кк	c, k	20	Юю	iu	
Лл	l	30	ІІІІ	ia	
Мм	m	40	ІЄє	ie	
Нн	n	50	Ѓѓ	îa, ea	
Оо	o	70	Жж	i	
Пп	p	80	Џџ	cs	60
Рр	r	100	Ѡѡ	ps	700
Сс	s	200	Ѣѣ	th, ft	9
Тт	t	300	Ѥѥ	i, u	400
Уу	u	400	Ѧѧ	in	
Уу	u		Цу	ğ	

Le roumain a pu puiser d'autre part dans celui-ci la notation de son système consonantique. Dans l'ensemble, il y a trouvé ses propres consonnes ; tout au plus a-t-il dû recourir au signe ѡ pour /dž/, phonème fréquent en roumain (= g devant e ou i en roumain

---

noter /ea/, /ia/, /e/, Rosetti, *op. cit.*, VI, p. 154 – sans doute en rapport avec l'origine dialectale du scripteur).

moderne). Le roumain a eu ce signe, qui n'est pas cyrillique primitif, en commun avec le serbe, qui l'a conservé. La lettre  $\pi$  qui vaut /št/ en bulgare, a naturellement été mise à profit par le roumain pour ce qui deviendra dans la langue moderne le groupe non moins fréquent  $\mathfrak{st}$ <sup>20</sup>.

## V. ORIGINES CYRILLIQUE ET AUTRES DE L'ALPHABET ROUMAIN MODERNE

Les caractéristiques de l'alphabet roumain moderne, qui le différencient de l'alphabet latin, sont les suivantes :

- 1 – l'accent circonflexe sur  $\hat{i}$  et  $\hat{a}$  ;
- 2 – le signe de brève sur  $\check{a}$  ;
- 3 – La cédille sous  $\mathfrak{s}$  ;
- 4 – la cédille sous  $\mathfrak{f}$  ;
- 5 –  $c = /č/$ ,  $ch = /k/$ ,  $g = /ğ/$ ,  $gh = /g/$  devant  $e$  et  $i$  ;
- 6 –  $j = /ž/$ .

Trois de ces particularités de l'alphabet roumain moderne sont déjà chez Gheorghe Șincai (1804) : l'accent circonflexe pour noter /î/ (sur  $i$ ,  $a$ ,  $e$  : selon l'étymologie) ; la cédille de  $\mathfrak{s}$  et de  $\mathfrak{st}$  ; les

---

20. Le fait que le roumain ait trouvé dans le signe cyrillique  $\pi$  = št la traduction d'un phonème qui lui était spécifique est en soi une rencontre unique du slave et du roman. Le traitement slave du groupe /s/ + /k/ a donné, après la « première » palatalisation de la gutturale, /šč/, puis, le /s/ s'assimilant à la chuitante /šč/, valeur qui est encore, par exemple, celle du russe (cf. Meillet & Vaillant, *Le Slave commun*, Paris, 1965, p. 131). Si le bulgare avait, lorsque l'alphabet cyrillique a été conçu, /št/ au lieu de /šč/, c'est parce qu'il avait poursuivi le processus, par « simplification d'un groupe consonantique » : /šč/ = /štš/ > /št/.

Ainsi le bulgare possédait un phonème /št/. Le roumain aussi. En effet, « sk ou st + voyelle palatale passent à št (roumain *pește* = *pisces*, *înești* (« vieillir et régional pour l'actuel *îmbrăcă*) = *investire* » (E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, Paris, 1930, p. 557, 464). L'alphabet cyrillique, sur ce point, convenait parfaitement au roumain.

L'orthographe Bucuresci (autour de 1900) pour l'actuel București était probablement étymologique, visant à maintenir au pluriel le suffixe *-esc*.

Si Budai-Deleanu (C, p. 93) rejetait  $\pi$ , c'était, évidemment parce qu'on pouvait remplacer ce signe par  $\tau$  +  $u$ . Le signe  $\pi$  = /dž/ serait, selon Rosetti, *op. cit.*, d'origine serbe, créé à partir d'un  $\pi$ , la consonne sourde correspondante ; mais l'opinion inverse existe (M. Ferrand, « Histoire de l'écriture chez les Slaves » in *Histoire de l'Écriture*, Paris, A. Colin, sous presse).

alternances de *c* et *g*. Quant à *j*, j'ignore si Şincai l'intègre déjà, ce qui est possible<sup>21</sup>.

Le gouvernement de Bucarest, dirigé par Ion Ghica, en 1860, et, peut-être dès 1859, n'a eu qu'à prendre à son compte les solutions correspondantes de Şincai.

1. L'accent circonflexe proposé par ce dernier pour /î/ peut fort bien venir en fait de la lettre cyrillique (roumaine) correspondante, qui fait penser à un I surmonté d'un « chapeau pointu ». Il avait, d'autre part, une justification « romane », l'accent circonflexe étant usité notamment en français. Justification purement formelle : en français, ce signe diacritique a, diachroniquement et synchroniquement, une fonction ; rien de tel en roumain<sup>22</sup>.

2. La solution de Şincai pour /ă/ (= anglais *u* de *but*) était : a = /ă/ ≠ á = /a/. Autant dire un aveu d'impuissance<sup>23</sup>.

En 1856, l'Eforie (administration des écoles) décide que désormais les livres scolaires seront en caractères latins et elle donne une liste des nouvelles lettres. Tout y est « latin », sauf le signe pour /ă/ : ъ (cyrillique) ! Trois ans plus tard en 1859, autre décision de l'Eforie ; cette fois la liste est « intégralement » (selon les termes de Cazimir) « latine » (y compris le signe pour /ă/ : *ă*). Ce fait a étonné les contemporains eux-mêmes. Pourtant l'explication est simple : si l'Eforie en 1856 maintient ъ et qu'elle le remplace en 1859 par une lettre « latine », c'est tout simplement qu'elle n'avait pas de solution

21. Voir *infra*. Pour l'alphabet de Şincai (1804), voir ORT, p. 6, 8. On sait d'après ORT que S. Micu dans sa *Carte de rogacioni* (1779) donne un alphabet latin, qui a donc précédé celui de Şincai, mais je n'ai pas pu m'y référer, n'ayant pas la liste complète (ORT, 1-2).

Şincai propose trois solutions pour /i/ : *î, â, ê* ; ce phonème est en effet tiré d'un /i/, d'un /a/ ou d'un /e/ : *urî < horrirre, mână < manus, vânt < ventus*.

22. On voit nettement dans l'extrait de Bălcescu en alphabet mixte, comment l'imprimeur a obtenu un Î majuscule dans le titre : avec un i minuscule + un accent circonflexe français, qu'il avait, évidemment, dans sa casse. Sur la fonction de l'accent circonflexe en français, cf. G. Cayrou, *Grammaire française*, Paris, 1965, p. 7 : « L'accent circonflexe se place sur les voyelles *e, a, o, î, u*. Placé sur l'*e*, il faut double emploi avec l'accent grave (*e* ouvert). Placé sur les autres, il représente un son-voyelle allongé et fermé [...]. Parfois il ne représente aucun son et sert seulement à distinguer des mots homonymes. N. B. : l'accent circonflexe représente souvent une lettre jadis prononcée, aujourd'hui disparue : *fête (feste), âne (asne)* [...] ».

23. Déjà en 1780, Samuil Micu rendait /a/ par *á* ou *aa* et /ă/ par *a* sans accent (ORT, p. 1, 2). Le fait de rendre /ă/ par *a* sans accent, mais /a/ par un *a* avec accent rappelle beaucoup le hongrois, où /a/ est *á*, opposé à *a*, qui vaut un /a/ très fermé.

pour ce phonème en 1856 et qu'elle pensait l'avoir trouvée en 1859. Le peu de témoignages dont je dispose (des pages de titre dans *ILR II*) montrent que le flottement a duré longtemps, même après 1860.

L'Eforie, par sa décision de 1856, rendait hommage à l'alphabet cyrillique ; il possédait, pour ce phonème un signe qui, apparemment, « faisait l'affaire »<sup>24</sup>.

Le signe ъ a d'abord servi, dans l'alphabet cyrillique initial, à noter une voyelle ultra-brève : le « jer » dur. Puis la voyelle nasale dure /q/, notée ж, s'est dénasalisée en moyen bulgare, au point de se confondre avec le son issu de la voyelle ultra-brève /ъ/, d'où un problème d'alphabet, en bulgare, qui n'a été résolu qu'en 1945.

Dans l'alphabet cyrillique roumain la lettre ъ notait ce qui est /ă/ en roumain moderne ; actuellement /ă/ roumain et /ъ/ bulgare sont quasiment identiques<sup>25</sup>.

24. Cf. *ORT*, 76 (1856) et 81 (1859). L'embarras de l'Eforie est rapporté par *C*, p. 120, qui cite des railleries de contemporains. La liste, boiteuse, tournait au désavantage du latin. Egalement *DB I*, 7.

Sur le flottement qui a précédé l'adoption du signe moderne ă = /ă/, cf. *ILR II*, p. 440, page de titre de Kogălniceanu de 1891, où /ă/ est noté ă (*română*), mais également ȃ (*țeranilorŭ*). Auparavant, citons pour l'anecdote la page de titre d'une tragédie de Iancu Văcărescu (1834), où /ă/ est représenté par *he* (!) : *din limba germanbe, V'bekbereskul* (*ILR II*, p. 195) (imprimeur : Heliade-Rădulescu).

25. « En bulgaro-macédonien, la conservation des voyelles nasales est caractéristique des textes moyen-bulgares comme des textes vieux-slaves [...]. Mais de bonne heure les voyelles nasales tendaient à se dénasaliser [...] et /q/ est représenté par le bulgare /ă/ comme /ŭ/ (= ъ, M. F.) » (Vaillant, *op. cit.*, p. 151-152). La réforme de l'alphabet bulgare en 1945 est évoquée pour Kondrašov, *Slavjanskije jazyki*, *op. cit.*, p. 179. Le signe pour /q/ a disparu, et c'est ъ seul qui représente maintenant le phonème /ă/ (notation phonétique d'après le roumain). L'équivalence phonétique actuelle /ă/ roumain = /ъ/ bulgare est consacrée par la translittération officielle. Vaillant, *op. cit.*, I, p. 128 ; A. Rosetti, *op. cit.*, III, 1964, p. 13, etc. Quant à la définition de ce son, cf. K. Sanfeld, *Linguistique balkanique*, 1930, p. 12, qui souligne sur ce point la similitude du roumain et du bulgare : « Il a un caractère spécial qu'on n'a pas encore réussi à définir d'une manière satisfaisante ». Mais L. Beaulieux (*Grammaire de la langue bulgare*, Paris, 1950, p. 9), donne une orientation intéressante : « Le son de *u* anglais dans *but* peut donner une idée assez approchée de la prononciation de ж (= ъ dans l'orthographe de 1945) ». Or ce son typiquement anglais correspond très exactement à la prononciation du ă roumain, d'après mon expérience personnelle (je réfute tout rapprochement avec le *e* français, notamment).

Il est clair que pendant toute une période, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les Roumains ont réfléchi à un signe spécifique pour /ǎ/. Chose étonnante, au même moment, Beron, l'un des fondateurs de l'alphabet bulgare moderne, cherche de son côté une solution pour remplacer ъ, dont l'origine est ambiguë, proposant des formes proches de ǎ : un *a* surmonté d'une petite barre horizontale ou d'un signe de brève : *ā*, *ǎ*. Beron s'est-il informé sur ce qui se passait dans le même temps chez les Roumains ? S'est-il concerté avec eux ?<sup>26</sup>

Le signe diacritique du ǎ roumain moderne est probablement le signe dit « de brève », mais arbitraire, à la différence du même signe utilisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour noter une voyelle finale brève, réelle ou étymologique : -ǎ, -ạ̌.

3. La cédille roumaine, qui ne peut être que d'inspiration française, sert à noter, comme l'accent circonflexe, un nouveau phonème. Le fait de rendre, d'autre part, /š/ avec un *s* répond à une double motivation : étymologique, car en roumain *s*, d'où /š/, vient d'abord de *s* latin, et externe : c'est par un *s* que ce son est rendu dans les langues environnantes : hongrois, polonais, etc.<sup>27</sup>

Șincai a hésité à rendre /š/ par *ș* : en 1808 il proposera *ș* ; en 1805 il préférerait *sb* ou *f*<sup>28</sup>.

4. *ț* pour rendre /ts/ n'est pas de Șincai ; c'est une solution des années 30 ou 40 du XIX<sup>e</sup> siècle.

26. Cf. Marcel Ferrand, art. cit., sous presse. C'est /ǎ/, on l'a vu, qu'a donné en bulgare le « jer dur » (ъ dans l'alphabet « vieux slave »). Mais le moyen bulgare, en dénasalisant /q/ devenu lui aussi /ǎ/, a créé une ambiguïté : deux signes pour un même son. Or, il se trouve que le bulgare moderne a privilégié *ж* = /ǎ/ ; la réforme de 1921 généralisait cette notation. La réforme de 1945 a mis fin à la confusion en supprimant *ж* ; désormais tout /ǎ/ est noté *ъ*. Cf. Beaulieu, *Grammaire de la langue bulgare*, Paris, 1950, p. 9 ; Kondrašov, *op. cit.*, p. 179. On peut supposer que Beron se trouvait dans la situation de 1921 et qu'il cherchait une « troisième voie » : un signe nouveau, non ambigu.

27. *Cédille* : le mot et la chose viennent du vieil espagnol (*cedilla* « petit cede » ; *cede* « z », cf. Dauzat, *Dictionnaire étymologique*, 1938). Șincai n'est pas censé connaître le vieil espagnol. Au total, il a emprunté au français : le *j*, l'accent circonflexe, la cédille. La cédille, nous dit Dauzat, a été introduite en français au XV<sup>e</sup> siècle. À la différence du vieil espagnol, où elle a une justification concrète (diachronique), en français elle ne sert qu'à opposer un *c* = /s/ à un *c* = /k/. J'ai consulté également Bourciez, *Éléments*, *op. cit.*, p. 412.

28. ORT, p. 7, n°10 (1805).



Le phonème /ts/ était noté *ç* par Şincai : à partir d'un *c* comme en hongrois, tchèque, polonais, etc. ; et avec une cédille pour éviter la confusion avec *c* = /k/. L'idée de Şincai n'était évidemment pas satisfaisante et il était naturel que l'on s'orientât vers une graphie à base de *t* : parce que /ts/ contient un /t/, et parce qu'en morphologie roumaine moderne /ṭ/ alterne avec /t/ : *cânt* (je chante), *cânți* (tu chantes), etc. On rencontre la lettre qui est résultée de cette réflexion, *ț*, dès 1847 au moins comme le montre l'extrait de Bălcescu en alphabet mixte cité ci-dessous<sup>29</sup> : *realțb demnitatea naționalb*. On la retrouve en 1858, à Iași, dans le texte d'une affiche de théâtre (*ILR*, II, *op. cit.*, p. 474) :

TEATRU NAȚIONAL  
KOKOANA  
KIRIȚA

5. *C* et *g* devant *e* et *i* : solution italienne, gardée en roumain actuel.

6. L'idée d'adopter le *j* français pour /ž/ a dû s'imposer de très bonne heure, car ce signe fait partie dès 1779 de la liste de lettres « romaines anciennes » que Samuil Micu donne à la fin de sa *Carte de rogacioni*<sup>30</sup>.

## VI. PREMIÈRE TRANSITION : RÉFORMES DE L'ALPHABET CYRILLIQUE

Le processus qui a conduit à l'adoption de l'alphabet latin peut être divisé en deux étapes, hormis l'adoption.

On a d'abord cherché à conserver l'alphabet cyrillique existant, en l'améliorant. Il est assez évident que cette démarche convenait tout à fait à une Église orthodoxe attachée à son alphabet, mais amenée à faire un minimum de concessions à un courant latin de plus en plus incontournable.

On a réduit le nombre de lettres. Dès 1787 Ienăchiță Văcărescu dans sa *Grammaire* en élimine dix : *s*, *ŝ*, *oy*, *bi*, *b*, *č*, *io*, *ea*, *а*, *ѣ*. Pour /u/ un signe suffira : *у*, au lieu de *ŝ* ou *oy*. Dans sa *Grammaire* de 1828, qui fera foi, car bénéficiant de la réputation de l'école de Sfântul Sava, Heliade-Rădulescu retient la liste de Văcărescu, sauf deux lettres qu'il rétablit ; il en supprime cinq autres,

29. Voir *infra*.

30. Comme, dans les langues courantes *j* = /ž/ seulement en français, c'est donc au français que Micu l'a pris. Mais il n'est pas « romain ancien » ! (*ORT*, I, p.1)

d'où un total de vingt-neuf lettres, et non vingt-sept ou vingt-huit, comme on le dit habituellement, précise Cazimir, qui s'est livré à un assez savant calcul. Les lettres réintroduites par Heliade-Rădulescu sont *oy* et *ŝ* ; les lettres nouvellement supprimées : *и*, *ω*, *Ω*, *ǰ*, *ψ*<sup>31</sup>.

En second lieu, on a facilité l'apprentissage de l'alphabet cyrillique, conformément à une suggestion de Văcărescu, exprimée dans sa *Grammaire*. Les lettres cyrilliques étaient désignées par un nom slave qui déroutait les jeunes Roumains « az », « buche », « vede », « glagore », etc. On dira désormais « a », « bé », « vé », « ghé », etc.<sup>32</sup>

On doit signaler d'autre part que dans les écoles on prit l'habitude de réciter l'alphabet cyrillique, dans son entier, non dans l'ordre latin : a, б, ч, г, Δ, etc., au lieu de a, б, в, г, Δ, etc.

Si l'on compare les recommandations de Heliade-Rădulescu à celles de Văcărescu, qu'il ne pouvait pas ignorer, on voit que, curieusement, Heliade-Rădulescu ne retient pas l'idée de supprimer *oy* et de le remplacer par *v* : une simplification pourtant nécessaire. Mais il supprime un autre double emploi : pour /i/, *и* est inutile, *i* suffit. Dans son alphabet, l'oméga a disparu. Văcărescu n'y avait pas touché ; on se souvient des protestations du métroplite à ce propos.

Selon Cazimir, tant Văcărescu que Heliade-Rădulescu continuèrent d'utiliser dans leurs ouvrages des lettres qu'ils avaient supprimées. En effet, on remarque, par exemple, que dans la page même de titre de la grammaire de Văcărescu apparaissent en bonne place des † éliminés par lui.

Selon les indications de Cazimir, Heliade-Rădulescu persiste à employer dans son écriture personnelle *ŝ*, *б*, *Δ*, †, des lettres que tantôt il disait superflues. Des incohérences qui sont la marque d'un travail bâclé et irresponsable<sup>33</sup>.

Heliade-Rădulescu croit que la lettre grecque *Ω* note une consonne ! Or, *Ω* = *ω*. Cazimir a répété l'erreur<sup>34</sup>.

31. C, p. 91-96.

32. C, p. 99. Selon Cazimir, la manière simplifiée de réciter l'alphabet cyrillique avait été préconisée par Văcărescu dans sa grammaire de 1787. Cazimir raconte que, fouillant dans les cartons de la bibliothèque de l'Académie, il a découvert la preuve qu'en 1843 l'ordre latin de l'alphabet cyrillique était de rigueur dans les écoles (sans doute de Valachie).

33. C, p. 95-96 : L'extrait de Văcărescu est tiré de Guțu Romalo, *Gramatica românească* de I. H. Rădulescu, București, 1980.

34. Le /o/ long du grec, dit « oméga » (o long fermé en grec ancien) a deux graphies : un « omicron » sur une petite barre horizontale (indiquant la

## VII. SECONDE TRANSITION : ALPHABETS MIXTES

Les alphabets « de transition », ou « mixtes », ou « civils », que les Roumains utilisèrent dans les années 1830 à 1860, constituent la deuxième étape du processus qui les a conduits à l'adoption de l'alphabet latin.

Des trois termes, « de transition » (le plus courant), « mixte », « civil », c'est « mixte » qui est le seul pertinent, comme décrivant le phénomène, que « transition » ne définit en rien. Ce terme convient plutôt pour désigner une période : celle qui va de l'usage cyrillique ancien à l'adoption définitive de l'alphabet latin. Quant à « civil », il s'agit évidemment d'une restriction à l'extension des alphabets mixtes, que l'Église n'a pas reconnus ; sans doute s'en tenait-elle à l'alphabet cyrillique « amélioré ». L'épithète « ecclésiastique » habituellement accolée à l'alphabet cyrillique est durant la période des alphabets « mixtes » tout à fait justifiée<sup>35</sup>.

Les alphabets « mixtes » mélangeaient lettres cyrilliques et lettres latines, ce qui n'a été possible que parce que l'alphabet latin et le cyrillique sont de même origine, et à partir des lettres communes aux deux. La proportion des éléments cyrilliques et latins variait, mais sans doute dans les limites d'une certaine constance. Sans quoi le lecteur n'aurait pas pu suivre.

### КАМПАНИЯ РОМЪНИЛОР ҠНКОТРА ТУРЦИЛОР,

De la anul 1595

Aduk aminte Romъnilor una din fantele chele maї strъlucite ale luptei пръинџilor lor pentru libertate. Voiї descrie асea кампаніе vestitъ kare realъ demnitatea наџionalъ, ne dede un nume ши o vazъ інsemнатъ ін Европа, ши statornичі pentru viitorime drepturile patriei nостre. Тімпуї d'o memorіе gloriоsъ !

---

longueur ?), ou un double omicron, autre manière d'indiquer la longueur, par le doublement de la lettre, comme, par exemple, en néerlandais moderne. La première graphie a servi de tout temps, semble-t-il, en grec ancien et en grec moderne, de majuscule – et par conséquent la seconde de minuscule. Mais c'est celle-ci qui est la plus connue et qui figure seule, paradoxalement, dans l'alphabet cyrillique (« paradoxalement », car l'alphabet cyrillique est fait de majuscules). Cf. C. Guiraud, *Grammaire du grec*, Paris, 1972, p. 7 ; A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne*, Paris, 1969, p. 12 ; A. Vaillant, *Manuel du vieux slave*, 1948, p. 22.

35. C, p. 91 donne les trois termes.

De quoi était fait un texte imprimé dans un alphabet mixte ? Je me limiterai aux deux lignes du titre et à la première ligne du texte proprement dit :

1. le titre en capitales comprend trois lettres cyrilliques sur un total de trente-trois ; la première ligne du texte, trois sur trente-neuf ;
2. la deuxième ligne du titre est en caractères latins minuscules ;
3. à part le *A* et le *R*, qui relèvent de l'orthographe, la première ligne du texte est aussi en minuscules, y compris les lettres cyrilliques ; or l'alphabet cyrillique est originellement à base de capitales (on remarque que *T*, *M*, et *A*, lettres cyrilliques ou latines ont leur minuscule dans l'alphabet latin) ;
4. dans un nombre significatif de cas, on joue manifestement sur l'ambiguïté des deux alphabets, qui ont en commun plusieurs lettres, par exemple *K*, *A*, *M*, *N*, *I*, *O*, *T* ;
5. à ce stade certains problèmes de l'alphabet latin futur ne sont pas résolus ; /č/ est tantôt rendu par *c* (turcilor), comme en roumain moderne, tantôt par *ц*, comme en cyrillique ;
6. au contraire, le signe moderne *ț* = /c/ est déjà consacré.

La mixité de l'alphabet dit 'mixte' pouvait être toute relative. Dans l'exemple analysé, la balance penche outrageusement dans le sens latin. On peut parler d'un alphabet déjà latin, avec par ci par là une lettre cyrillique<sup>36</sup>.

## CONCLUSION

On lit dans un récent ouvrage de spécialité : « Pensé et créé pour un certain type de langue au plan de la structure phonétique, l'alphabet cyrillique n'a jamais été parfaitement adéquat ou adapté à l'écriture du roumain ». Affirmation inexacte ou excessive, et injuste. Quoiqu'il reconnaisse que « l'alphabet a été mal adapté à la

---

36. L'extrait analysé est tiré de Bălcescu, « Campania Românilor în contra turcilor de la anul 1595 », dans *Magazînu istoricu pentru Dacia*, IV, p. 3-19, București, 1847.

L'étape des alphabets mixtes a été l'occasion pour Heliade-Rădulescu de se déchaîner. Il propose en 1841, dans ses revues, des formes de lettres incroyables, tel ce Ж cyrillique qui veut ressembler à un J latin (C, p. 108-109) ! N'oublions pas que Heliade était aussi, entre autres, imprimeur : idéal, pour le « meneur » de ce combat. Sur Heliade-Rădulescu, voir le portrait signé G. Călinescu, *ILR II*, p. 261-295 : de l'homme, sans concession, du poète, avec respect.

notation des sons roumains », A. Rosetti précise aussi que « jamais la graphie n'est bien adaptée aux sons d'une langue<sup>37</sup>. »

Ceci est vrai y compris dans le domaine slave, où chacune des langues ayant adopté l'alphabet cyrillique, russe, serbe, bulgare même (l'alphabet cyrillique est un alphabet bulgare) a dû, pour rendre son phonétisme propre, soit supprimer des lettres inutiles, soit leur donner une tout autre valeur, soit créer de nouveaux signes spécifiques. On pourrait citer aussi bien le domaine roman : il n'y a pas une langue romane qui n'ait dû adapter de la même manière l'alphabet latin.

Dire « jamais » est faire peu de cas des efforts des Roumains qui n'ont cessé, durant des siècles, de chercher des solutions pour que leur langue soit bien rendue par l'alphabet cyrillique, créant notamment un signe pour le /î/, créant ou adoptant un signe nouveau pour /dž/. On peut même se demander si l'alphabet cyrillique était vraiment inférieur à l'alphabet latin qui l'a remplacé. D'abord parce que les créateurs de l'alphabet latin ont pu se contenter de translittérer, caractère par caractère, comme si tout le travail d'adaptation « avait déjà été fait ». Ensuite parce que, sur un point au moins, l'alphabet cyrillique roumain possédait un signe irremplaçable : à preuve, l'alphabet latin de l'Eforie bucarestoise, en 1856, où il manquait un signe pour /ă/ ; l'honorable institution, reconnaissant l'excellence du signe cyrillique ъ, renonçait à en proposer un équivalent latin !

Un argument a souvent été avancé par les partisans d'un alphabet latin : la *laidueur* de l'alphabet cyrillique, qualifié de « difforme » (*calic*), « grossier » (*neციოპლი*). Il est plus ou moins subjectif, difficile à justifier, et cependant, déterminant : c'est sans doute celui qui réunissait le plus de suffrages<sup>38</sup>.

Cherchait-on, en fait, « à discréditer l'adversaire », comme le laisse entendre Cazimir ? Il y a de cela, certes, mais on ne peut pas non plus reconnaître que l'alphabet latin est beaucoup mieux fait. Il avait, il est vrai, bénéficié d'un long travail de stylisation, tandis que l'alphabet cyrillique des Roumains était resté jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans son état primitif. En outre, ce sont surtout les lettres, d'origine exotique ou autre, ajoutées à l'alphabet grec, qui sont « grossières » : Ж, Л, Ш, Ч, Ц, etc. Reproche qui serait déplacé,

37. M. Cvasnii Cătănescu, *Limba română, Origini și dezvoltare*, București, [s.d.], p. 105.

A. Rosetti, *Istoria limbii române, op. cit.*, VI, 1966, p. 149.

38. Cazimir, évoquant cet argument, cite : Petru Maior, Budai-deleanu, Ioan Rusu, Costache Negruzzi, Heliade-Rădulescu (C, p. 105-107)

s'agissant des lettres grecques elles-mêmes, d'autant plus que celles-ci, dans l'alphabet cyrillique, sont des majuscules, préférées par les créateurs parce que majestueuses (l'alphabet cyrillique est un alphabet liturgique), critère esthétique par excellence.

Non, il est clair qu'il n'y a pas eu de raison objective (inadéquation) ou semi-objective (laideur) à l'abandon de l'alphabet cyrillique par les Roumains et à son remplacement par un alphabet latin. Il s'agit, depuis le début, d'une volonté *politique*, d'un peuple qui veut recouvrer la noblesse (ou réputée telle) de son origine latine, et aussi, plus encore peut-être, se débarrasser définitivement d'un corps étranger qui lui avait été imposé par les vicissitudes de l'histoire.

Institut national des langues et civilisations orientales  
(Langues O')